

A propos de villes & de leur image.

La ville, c'est évidemment une réalité qui se laisse décrire par des caractéristiques particulières dont on identifie la présence, la densité ou l'absence. Cela constitue le discours savant des géographes...

La ville, c'est aussi une image mentale de ses usagers, cette image se construit au travers des cultures et par l'expérience. C'est une image plus ou moins précise, souvent inconsciente, mais fortement perçue, intériorisée puisque consciemment ou non, elle détermine les comportements des usagers.

Les scénographies qu'offrent les transports publics contribuent à alimenter l'imaginaire des usagers. Le tramway pour sillonner Lisbonne, les autobus londoniens ou la déambulation dans les rues de Damas procurent cette expérience et construisent la conscience. C'est la grande misère du métro : il est efficace sans doute, mais c'est le niveau zéro de la perception, de la lecture. Il était condamné à figurer dans un slogan réducteur avec « boulot et dodo ». Il produira par contre une « méta-conscience » abstraite de l'espace, on peut voyager dans le plan du « tube » londonien, opérer efficacement en ville, alors que le rapport avec la réalité est déformé et que l'on voyage dans une convention graphique.

Ainsi par exemple, Zurich-ville, c'est peut-être pour moi l'espace dans lequel on peut voir le Fraumünster et l'Aula du Poly ; c'est l'étendue que je peux atteindre avec le tramway alors que la métropole, c'est ce que je peux atteindre par la S-Bahn.

Où à l'opposé, le M2 lausannois va peu stimuler visuellement ses usagers, mais va tout de même structurer la ville. Sous cet angle, le retard dans l'équipement Est-Ouest de l'agglomération lausannoise révèle peut-être les réticences et la peine qu'ont les acteurs à penser ce grand ensemble dans son unité.

L'image mentale de la ville se construit aussi par la culture. L'existence d'un musée d'art ou d'histoire garanti la diffusion de ces images. Paris est Paris, mais elle l'est d'autant plus que Delaunay l'a peinte et que ses toiles sont vues. L'histoire urbaine italienne se construit en même temps que celle de sa peinture ; que l'on songe aux fresques des frères Lorenzetti à Sienne (effets du bon et du mauvais gouvernement).

Lausanne, aux yeux de Turner ou de Corot, c'est une citadelle, une cathédrale au milieu des vergers, vue de l'Ermitage, sur fond de paysage sublime. Cette iconographie n'a pas stimulé la conscience urbaine chez les Lausannois au XIXe et au XXe siècles.

A cet égard, les images de la propagande pour un « nouveau » Musée des Beaux-Arts constituent un exemple quasi propédeutique d'un déficit de vision urbaine et de la manipulation de l'iconographie ; un chef d'œuvre d'inculture.

L'affiche montre un paysage du peintre Bocion, placé devant le panorama du Léman. Celui-là même qu'on espère occulter. Le déni est double, car Bocion nous renvoie à une identité rurale, à un monde disparu (98% des rives du lac Léman sont artificielles ou façonnées par l'homme) et actuellement, le véritable projet du musée des Beaux-Arts

n'est pas de faire voir le paysage, pas plus que de montrer les peintures de Bocion, il est de valoriser les collections d'art contemporain qui lui seraient confiées en dépôt (avant d'être vendues avec profit ?). On se soucie si peu de Bocion qu'en 2007 le canton de Vaud a laissé le soin au musée Jenisch de Vevey d'organiser sa rétrospective. Le maître local est sans doute jugé indigne d'une valorisation par le « Musée cantonal des Beaux-Arts » en raison précisément de son iconographie rurale, jugée pittoresque.

Cet usage de l'iconographie informe sur le projet de Bellerive et sur les objectifs de ses promoteurs. Les collectionneurs ont déterminé le choix d'un emplacement littéralement « hors sol », parfaitement logique en regard de l'horizon qui les intéresse. Une scénographie, un emballage pour propulser le cours de leurs « œuvres » sur le marché mondial de l'art contemporain. Ils tournent le dos à la ville. Au diapason de cette captation de l'institution, le Directeur du Musée des Beaux-Arts, joignant le geste à la parole, claironne qu'il est impossible d'exposer quoi ce soit à Rumine. Pendant ce temps, les responsables cantonaux de la culture, depuis longtemps en panne de vision se détournent de leurs musées qui par leur faute végètent au bord de la Riponne, un trou urbain plus grand que la Place Saint-Marc.

On le voit, la ville est une vue de l'esprit, encore faudrait-il en être pourvu.

Pierre Frey, 30 septembre 2008